

sagesse de l'antiquité. Un jeune officier du génie disait un jour au fameux Vauban : « Monsieur le maréchal, César ne serait qu'un écolier s'il se trouvait devant les villes que vous avez fortifiées. — Taisez-vous, jeune homme, répondit Vauban; César, dans quinze jours, en saurait plus que nous, dès qu'il aurait connu nos armes. Nos mains sont un peu plus adroites que les siennes, grâce à des circonstances particulières, mais son intelligence était fort supérieure à la nôtre. » Ce mot de Vauban vaut mieux que toutes les discussions, et je le livre aux réflexions du lecteur.

J.-B. JOSEPH FOURIER.

LES MONUMENTS DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

L'Égypte, qui aspirait à rendre ses établissements immortels, et qui porte l'empreinte ineffaçable de tous les arts, opposera longtemps la gravité sévère et même excessive des plus anciens modèles à la mobilité et à l'inconstance naturelles de l'esprit humain. En effet, le peuple le plus jaloux de produire des ouvrages durables habitait le pays de la terre le plus propre à les conserver. Ces monuments ont été construits plusieurs siècles avant que les villes de la Grèce fussent fondées. Ils ont vu naître et s'évanouir la grandeur de Tyr, de Carthage et d'Athènes. Ils portaient déjà le nom d'antiquités égyptiennes au temps de Platon, et nos successeurs les admireront encore à l'époque où, dans tous les autres lieux du globe, il ne restera plus de vestiges des édifices qui subsistent aujourd'hui.

Mais la longue durée de ces monuments n'est pas due seulement aux propriétés du climat, elle résulte surtout des efforts de ceux qui les ont élevés : car on peut à peine découvrir sur les rives du Nil les ruines des édifices romains. Les premiers Égyptiens ne reconnaissaient pour beau et vraiment digne d'attention que ce qui est durable et consacré par le sentiment de l'utilité publique. Leurs grands travaux eurent d'abord pour objet de rendre le territoire plus salubre, plus fécond et plus étendu. Ils parvinrent à dessécher des marais et des lacs, à conquérir des provinces entières sur les déserts de la Libye, à compenser l'inégalité des inondations par une heureuse prévoyance et par les merveilles de l'art. Ils fondèrent leurs villes sur d'immenses chaussées; détournant à leur gré le cours du fleuve, ou le divisant en de nombreux canaux, ils

virent s'élever du sein des eaux et créèrent, pour ainsi dire, eux-mêmes, ces belles plaines du Delta, qui devaient bientôt devenir si opulentes. L'uniformité du climat, l'ordre invariable des phénomènes physiques concoururent à imprimer à ces peuples ce caractère profond de gravité et de constance qui distingue leurs institutions. Non contents d'orner les bords du Nil de tant de monuments immortels, ils entreprirent des travaux prodigieux dans l'intérieur des rochers qui limitaient leur territoire; et cette Égypte souterraine égalait en magnificence celle qu'ils habitaient et que tous les arts avaient enrichie. Ils considéraient en quelque sorte comme éternel ce qui appartenait à leur religion et à leur gouvernement; ils étaient entretenus dans cette pensée par l'aspect continuel des grands monuments publics, qui demeuraient toujours les mêmes et qui paraissaient n'être point soumis à l'action du temps. Leurs législateurs avaient jugé que cette impression morale contribuerait à la stabilité de leur empire. C'est dans les mêmes vues que ce peuple a gravé sur ses palais, sur ses temples et ses tombeaux, les images de ses dieux et de ses rois, les observations du ciel, les préceptes sacrés, le spectacle de son culte et celui de la société civile. Ces sculptures sont les traces les plus anciennes que l'homme ait laissées sur la terre; elles appartiennent à cette antique civilisation de l'Asie qui a précédé tous les temps historiques de la Grèce; elles nous font entrevoir ce qu'étaient alors l'esprit et les mœurs des nations.

On ne pourra point admirer les ouvrages de l'Égypte ni se rappeler les époques de sa gloire sans considérer les malheurs que lui a causés la perte de ses lois, de ses lumières et de son indépendance. On appréciera mieux ses institutions, on les regardera comme une source morale de prospérités qui n'était pas moins nécessaire à ce pays que le fleuve qui l'arrose; on comparera surtout l'état déplorable dans lequel il est tombé avec l'opulence que lui procurerait, en peu d'années, une administration plus sage.

Ainsi l'étude de l'Égypte, si féconde en grands souvenirs, nous avertit encore que le développement de l'intelligence et de l'industrie est attaché au maintien de l'ordre public; elle nous fait mieux connaître le prix des lois et d'un gouvernement stable et éclairé; elle nous suggère de nouveaux motifs de les aimer. Cette



Les monuments de l'ancienne Egypte. (JOSEPH FOURIER.)

étude ne peut qu'inspirer des pensées justes et élevées, détourner de la recherche des ornements frivoles, et ramener à l'unité et à la simplicité des vues. Elle fera bien connaître que les objets solides et durables ont une majesté qui leur est propre, et que, si l'élégance ingénieuse des formes contribue à la perfection, l'idée du vrai beau renferme nécessairement celles de la stabilité et de la grandeur. Elle montrera ce principe dans tout son jour, et doit avoir une influence utile sur le goût et les ouvrages du siècle.

LE GÉNÉRAL FOY.

L'ARMÉE FRANÇAISE.

Demandez à un Anglais, à un Allemand, à un Russe, quels sont les meilleurs soldats du monde, chacun dira : Les nôtres, et ensuite les Français. A nombre égal de la même quantité de moyens matériels pour agir, il n'est donné à aucune armée de balancer, en campagne, la supériorité d'une armée française composée d'éléments nationaux, et commandée d'après la désignation populaire. D'autres attendent mieux la mort : ils ne vont pas la chercher plus gaiement que nous. Où trouverez-vous ailleurs des soldats que la gloire console du malaise et de la faim, qu'un regard, une parole précipitent dans le danger ? L'Europe a vu la célérité de nos mouvements de stratégie et de tactique, et elle a été saisie d'épouvante ; car le secret de la guerre est dans les jambes. Mais si les Français marchent vite et longtemps, quoique petits et portant de lourds fardeaux, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont bien conformés, et qu'ils mangent beaucoup de pain, c'est qu'ils excellent par leur moral. L'esprit et le sentiment les font aller au delà des forces physiques, à la différence des peuples sans passion et des bêtes de somme, qui, après un temps donné, succombent sous certaines charges. Que de fois n'avons-nous pas vu nos fantassins, presque engloutis dans les marais et les fondrières, s'encourager à en sortir, en se disant les uns aux autres les motifs de la marche forcée : motifs que le chef était intéressé à tenir secrets, et que leur perspicacité avait devinés ! Le canon se faisait entendre ; l'ennemi se montrait ; soudain la fatigue était oubliée. On se pressait, on courait ; pour vaincre, nos jeunes soldats étaient toujours frais et reposés....

Voyez les bataillons français arriver au bivac après une marche longue et pénible. Dès que les tambours ont cessé de battre, les havresacs, déposés en rond derrière les faisceaux d'armes, dessinent le terrain où la chambrée doit passer la nuit. On met bas les habits ; vêtus seulement de leurs capotes, les soldats courent aux vivres, au bois, à l'eau, à la paille. Le feu s'allume ; bientôt la marmite est dressée ; les arbres apportés de la forêt sont grossièrement façonnés en pieux et en poutres. Pendant que les baraques s'élèvent, l'air retentit en mille endroits à la fois des coups de la hache et des cris des travailleurs. On dirait la ville d'Idoménée bâtie par enchantement sous l'influence inaperçue de Minerve. En attendant que la viande soit cuite, nos jeunes gens, impatients de l'oisiveté, recourent les sous-pieds à la guêtre, visitent les gibernes, nettoient et éclaircissent les fusils. La soupe est prête ; on la mange. Si le vin manque, la conversation est calme sans être triste, et on ne tarde pas à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour entreprendre la fatigue du lendemain. Si au contraire la liqueur inspiratrice des propos joyeux, transportée dans des tonneaux ou dans des outres, sur les épaules des coureurs qu'on avait envoyés chercher de l'eau, est arrivée au camp, la veillée se prolonge. Les anciens racontent aux conscrits rangés autour du feu les batailles où le régiment a donné avec tant de gloire. Ils frémissent encore d'allégresse en exprimant le transport dont on fut saisi, quand l'Empereur, qu'on croyait bien loin, apparut tout à coup devant le front des grenadiers, monté sur son cheval blanc et suivi de son mameluk. « Oh ! quelle déconfiture on eût fait des Russes et des Prussiens, si le régiment qui était à notre droite se fût battu comme le nôtre ; si la cavalerie se fût trouvée là au moment où l'ennemi a commencé à fléchir ; si le général de la réserve eût égalé en talent et en courage celui qui commandait l'avant-garde ! Pas un de ces gueux-là, pas un seul n'aurait échappé.... » Quelquefois la diane retentit, et l'aurore commence à poindre avant que les conteurs aient fini. Cependant on a souvent humecté le récit, et il est aisé de s'en apercevoir à la contenance de l'auditoire. Mais l'ivresse des Français est gaie, scintillante et téméraire ; c'est pour eux un avant-goût de la bataille et de la victoire.

DENIS ABBÉ DE FREYSSINOUS.

LES MARTYRS DU CHRISTIANISME.

Que des motifs naturels, tels que l'esprit de parti, l'orgueil, l'amour de la gloire, la honte d'un désaveu, un moment d'enthousiasme, puissent entraîner à la mort un petit nombre d'hommes, dans des occasions très-rares, j'y consens. Mais une quantité prodigieuse de personnes de tous les états, de tous les âges, de tous les caractères, pendant trois siècles entiers, souffrant, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une inaltérable patience; souffrant, non une mort prompte et facile, mais les plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus recherchées; souffrant non-seulement avec un certain courage, mais avec sérénité, mais avec joie, d'une manière si merveilleuse, si persuasive, qu'elle touche les païens et les bourreaux, les attire à la religion plus efficacement qu'ils n'en sont détournés par la crainte des supplices : c'est ce qu'on ne voit que dans l'Église de Jésus-Christ, c'est ce qui semble surpasser les forces de l'homme, et suppose un secours divin. On admire Socrate, buvant la ciguë pour ne pas désobéir à des lois qui le condamnent injustement; Régulus, retournant à Carthage, où l'attend une mort cruelle; Épictète, imperturbable sous les coups d'un maître barbare. Que si ce courage sublime éclatait dans un grand nombre d'hommes, l'admiration croîtrait encore. Mais que, pendant trois siècles, un héroïsme bien plus étonnant anime les personnes qui devraient en être les plus éloignées par la faiblesse de l'âge, la timidité du sexe, les habitudes de la condition, des femmes, des vieillards, des enfants, des personnes de toutes les classes de la société, alors la merveille paraît incroyable, elle sort

des lois ordinaires de la nature; et, s'il faut y croire, on est forcé d'y reconnaître un miracle dans l'ordre moral. Je me dis à moi-même : Si le Dieu du ciel et de la terre, qui est la sainteté, la sagesse, la vérité par essence, a quelque part des adorateurs dont il agrée les hommages, à quels traits pourrais-je les distinguer? Je voudrais qu'ils fussent les plus vertueux de tous les hommes, époux fidèles, fils tendres et respectueux, désintéressés, pleins d'affection pour leurs semblables, amis généreux, d'une probité incorruptible; voilà comme veut être honoré le Dieu de toute sainteté. Je voudrais que ces adorateurs, amis de l'ordre public, soumis aux lois, pleins de respect pour le magistrat, d'amour pour la patrie, de courage dans les combats, d'intégrité dans les tribunaux, de zèle dans tous les emplois publics, se montrassent ainsi de dignes serviteurs du Dieu de l'ordre et de la sagesse. Je voudrais enfin que ces adorateurs, toujours prêts à tout sacrifier, honneur, fortune, réputation, plutôt que le devoir, n'eussent pour règles que la vérité, et qu'ils regardassent comme un triomphe d'en être les victimes. Je ne sache rien de comparable à de tels hommes. Or, tels ont été les martyrs chrétiens, et, si à ces traits on ne doit pas reconnaître les adorateurs du vrai Dieu, je ne sais plus où ils sont sur la terre.
